Association lacanienne internationale

Préparation au Séminaire d'Été 2021
Étude du séminaire IX de Jacques Lacan, L'Identification
Mardi 19 janvier 2021

Leçon 12 Thierry Florentin
Discutant Henri Cesbron Lavau

Texte
Énigmatique leçon du 7 Mars 1962.

Au soir même où commencent les difficiles tractations entre l'État français et le F. L. N, plus connues sous le nom d'accords d'Évian, du 7 au 18 Mars 1962, et qui vont déboucher sur une soustraction d'un côté, un retranchement, une amputation diront certains, et sur un engendrement de l'autre, la naissance d'une nation, l'émancipation d'un peuple, le même soir donc, Jacques Lacan démarre son séminaire par cette phrase tout aussi tranchante : « La privation concerne le point le plus central de la structure de l'identification du sujet. »

« La privation concerne le point le plus central de la structure de l'identification du sujet. »

Voilà une phrase décapante, devenue hélas inaudible ou presque en dehors de nos milieux analytiques ordinaires.

Alors même qu'aujourd'hui, des légions d'universitaires, d'intellectuels, de journalistes, d'essayistes, unis vent debout pour nous expliquer d'une seule voix et le plus doctement possible que la question du genre est une question de construction idéologique et sociale, et que la psychanalyse est hétéro-normative, hétéro-centrée, assignative autoritairement des rôles et des identités, en un mot réactionnaire, Lacan par cette simple petite phrase, freudienne s'il en est, puisqu'il replace le texte freudien au centre de l'identification sexuée, remet les enjeux de l'identification à leur aplomb.

« La petite fille, (écrit Freud, en 1925 – « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique » – texte qu'il fait lire par sa propre fille, Anna Freud, à l'ouverture du IX^{ème} congrès International de Psychanalyse le 3 septembre 1925 à Bad Homburg, en Allemagne,) dans l'instant, son jugement et sa décision sont arrêtés. Elle l'a vu, sait qu'elle ne l'a pas, et veut l'avoir. »

Rappelons brièvement ce processus : « La zone génitale est découverte un jour ou l'autre, écrit Freud, et tout d'abord il semble injustifié d'attribuer un contenu psychique aux premières activités s'y rapportant. » Freud fait là allusion aux activités de plaisir du corps, d'excitation ou d'onanisme.

« Le pas suivant, n'est pas la connexion de cet onanisme avec les investissements d'objet du complexe d'Oedipe, mais une découverte lourde de conséquences qui est le lot de la petite fille. »

Découverte lourde de conséquences. « Elle remarque le pénis, visible de manière frappante et bien dimensionné d'un frère ou d'un compagnon de jeu, le reconnaît aussitôt comme la

contrepartie supérieure de son propre organe, petit et caché, et a alors succombé à l'envie de pénis. »

Pour le petit garçon, « il se montre tout d'abord indécis, peu intéressé, ne voit rien ou dénie sa perception, l'atténue, cherche des expédients pour la mettre en harmonie avec son attente. »

Et ce n'est que plus tard que cette observation va devenir significative pour lui.

Ainsi, nous rappelle Lacan c'est la privation – le manque réel d'un objet qui va acquérir une valeur symbolique dépendant de l'agent imaginaire, la terrible tempête que représente pour le petit garçon la crainte de le perdre sous l'influence de la menace de castration, et pour la petite fille les différentes déclinaisons possibles de son refus d'admettre l'absence de l'objet – qui va déterminer l'avenir de l'identification sexuée.

À noter, il est vrai, que Lacan n'emploiera pas spécifiquement dans cette leçon, ni dans les leçons précédentes d'ailleurs, le terme d'identification sexuée, il parle de l'identification et du trait unaire sans spécification sexuée particulière.

Cela signifie-t-il qu'il existerait une identification qui ne serait pas sexuée, et qui ne se rapporterait pas au final, aux conséquences psychiques de la découverte de la différence des sexes. Y compris dans les identifications antérieures à cette découverte, celles consécutives au stade du miroir par exemple, qui ne viendraient dans un effet d'après-coup prendre leur connotation sexuée et phallique ?

Quoi qu'il en soit, que son corps en soit ou non pourvu, dans cette opération qui va assurer à l'objet réel sa valeur symbolique en fonction de l'emprise imaginaire, le sujet se trompe. Voilà ; pour les analystes, comme pour les philosophes, nous dit Lacan, l'expérience inaugurale.

Cela démarre de là.

Le sujet se trompe, autant le sujet de la philosophie, celui de l'énoncé, du Je, Je pense, donc je crois que je suis, alors qu'en fait ça se jouit, un se jouit qui ne concerne que l'objet, et qui échappe de fait à sa conscience de sujet, l'amenant donc à son égarement dans sa quête du savoir absolu.

Il se trompe également en s'engouffrant dans une problématique de l'être ou de l'avoir, dans le comptage qu'il fait de la présence ou du manque de l'objet réel.

Le sujet, finalement, ne dit la vérité, sa vérité de sujet, son erreur de comptage, que lorsqu'il se trompe.

Et c'est ce qui intéresse le psychanalyste.

Car cette vérité n'apparaît que dès lors que le sujet « puisse se dire », nous dit Lacan.

Un « se dire » infiniment plus fécond dans l'analyse qu'ailleurs, rajoute-t-il.

Une vérité qui apparaît très différente de la perspective philosophique qui elle nous éloigne indéfiniment de la vérité en nous surchargeant de savoirs qu'elle vise pourtant comme vérité

ultime, une vérité à rechercher au sein même du langage, et qui ne pourrait être approchée que dans la langue, dans l'acte même de ce « se dire ».

Et tout d'abord si cette vérité cerne un Réel, qui est par nature, par définition même, impossible, comment en rendre compte, et comment pourrions-nous nous le représenter ?

C'est chez Wittgenstein, plus précisément dans le *Tractatus [logico-philosophicus]*, que Lacan va aller en chercher une première approche, à travers le terme d'« apparence ».

C'est un terme qui n'est pas notre ennemi, dit-il, en tous les cas quand il s'agit du Réel.

Il extrait donc du *Tractatus* une figure, celle du cube, dessinée sur un espace plan, illustrant la proposition de Wittgenstein (proposition 5.5423), selon laquelle « percevoir un complexe signifie percevoir que ses éléments sont dans tel ou tel rapport ». Ceci explique bien, que l'on puisse voir de deux manières cette figure du cube. Nous voyons réellement deux faits distincts, si je regarde tout d'abord les sommets marqués **a**, et seulement marginalement les sommets marqués **b**, **a** paraît être en avant, et inversement, si je regarde les sommets marqués **b**, puis marginalement les sommets marqués **a**.

Dans les deux cas, la figure qui donne la réalité du cube n'a pas varié, alors que son apparence a changé, et elle saute aux yeux comme nouvelle réalité.

On peut tout à fait d'ailleurs reproduire l'expérience avec le fameux dessin lapin-canard, ou avec le vase que forme la silhouette de profil d'un couple d'amoureux rapprochant leur visage.

Prenez garde, dit Lacan, à ne pas réduire cette image du cube à une illusion d'optique, cela vous détournerait de la réalité que cet artifice est fait pour vous montrer.

Car n'est pas une illusion en effet, mais un **effet d'optique**, qui dépend de votre accommodation, de la manière dont vous porterez votre regard, mais qui entraîne un **effet de réel**, comme le produit un **effet de signifiant**, et rien n'interdit de nous dire que c'est ce même effet de Réel qui affecte la petite fille lorsqu'elle voit, après « l'avoir longtemps vu sans le voir » – je reprends la formulation de Freud – la différence anatomique des sexes.

« Dans l'instant, son jugement et sa décision sont arrêtés. Elle l'a vu, sait qu'elle ne l'a pas, » dit Freud, avec ses conséquences – effet de réel : « et elle veut l'avoir. »

S'il ne mène pas tout droit au fétichisme, lequel viendrait fixer une fois pour toutes l'objet et le désir, il conduit au « vertige d'objet » dans le désir, où quelque duvet sur l'avant-bras vient prendre « ce goût unique, cette appréhension pure de son existence, la sienne propre comme celle de l'être désiré ».

Vertige d'objet qui ne saurait être réduit à aucune spéculation instinctive, biologique, ni raisonnée, comme va venir l'illustrer Lacan en allant chercher chez André Maurois, dans *Les silences du colonel Bramble*, cette conversation entre le docteur O'Grady et deux jeunes filles de ses amies :

« – Je n'aimerais pas tant être épousée pour ma monnaie, dit Lucie. Ô créature étrange répondit le docteur. Vous voudriez être aimée pour les traits de votre visage, c'est-à-dire pour

la position dans l'espace de molécules albuminoïdes et graisseuses placées là par l'effet de quelque hérédité mendélienne...

Mais il vous répugnerait d'être aimée pour votre fortune, que vous avez contribué à former par votre travail et vos vertus domestiques. »

Ce leurre sous forme de vertige, nous dit Lacan, c'est la réalité même de l'attrait sexuel.

Le sujet se trompe, il fait toujours erreur dans le comptage de l'objet manquant, l'avoir et se dispenser de l'être, ou ne pas l'avoir et se résoudre alors à l'être. Il se trompe, car c'est toujours au-delà du sujet que l'objet manque.

Ce qui fait qu'il ne saurait y avoir pour Lacan de deuxième sexe, pas plus que de troisième sexe d'ailleurs.

Et pourtant, le sujet a raison dans l'absolu.

Dans sa vérité de sujet.

Tant que le sujet ne compte pas, il n'y a pas d'erreur. Mais là-dessus, également, Lacan s'avance, en affirmant que le comptage commence très tôt chez l'enfant. Il n'y a pas d'innocence de l'enfant, cette innocence supposée ne pas passer l'épreuve de l'apparence, telle que le décrit Freud chez le garçon avant la tempête œdipienne : « Quand le petit garçon aperçoit pour la première fois la région génitale de la fille, il se montre indécis, tout d'abord peu intéressé ; il ne voit rien, ou il dénie sa perception, l'atténue, cherche des expédients pour la mettre en harmonie avec son attente ».

Lacan rappellera dans « La note sur l'enfant », en 1969, que l'enfant s'identifie très tôt à l'objet manquant chez la mère, dans le rapport duel qu'elle entretient avec lui. Pas d'erreur de compte, lorsque tout est clos et suturé. Et pas de privation, sans laquelle il ne peut y avoir ni compte ni erreur.

Et cela avant même que le sujet apprenne à compter.

Exit Piaget, et sa fausse psychologie de l'apprentissage du calcul, et ses théories sur la genèse de l'acquisition du nombre chez l'enfant, puisque rien ne peut se mettre en place chez un enfant si un plus un ne font pas trois. C'est l'arithmétique élémentaire avec laquelle les thérapeutes d'enfant ont à se coltiner. Le jugement d'existence, cela sert à vérifier les comptes, c'est avec Freud que ça commence, dit Lacan.

Cette erreur de compte, nécessité constituante de sa structure même de sujet, ne se manifestant que dans le langage lui-même, Lacan va aller en chercher, en trouver son illustration, son apparence, dans le tableau de Peirce qui vient mettre en forme, en forme, et non en modèle, la logique d'Aristote, basée sur l'affirmation de l'Universel et de la Particulière.

Dans la partie gauche d'un carré divisé en quatre parties égales [Figure XII-2 quadrant de Pierce, p. 182, éd. A.L.I.], Pierce trace de haut en bas un trait vertical. Dans la partie basse du carré, il trace un trait oblique de gauche à droite.

En haut à gauche du tableau, tout trait est vertical. Cela ne préjuge d'aucun jugement d'existence, puisque dans le quadrant droit, totalement vide de tout trait, cette affirmation est également vraie.

Et c'est là, dans ce cadrant droit, que se trouve le sujet.

Que Lacan va écrire -1.

Autrement dit, il manque, il manque dans le discours du sujet, le discours martial, celui avec lequel le patient se présente, et déclare la séance ouverte dans son acte d'énonciation, et il est cependant présent, déjà présent, présent de toujours, sous forme de trait dans l'énoncé lui-même du « tout trait est vertical », qui va lui faire déclarer que la séance est fermée.

Tout s'ordonne et s'articule dans l'exclusion de ce trait qui se révèle dans le même temps inclus dans son énoncé. Une vérité qui ne se révèle et s'atteint que par le « se dire ».

Le cadran de Pierce, qui traite de l'inclusion et de l'exclusion – c'est-à-dire finalement des diverses faces du signifiant, manifeste et latente, dans laquelle se masque le sujet, dans l'espace, l'écart, d'entre chacune de ses faces – ce cadran de Pierce par ce qu'il révèle de vérité du Tout, nous permet d'aborder des questions plus larges que celles du sujet et de la psychanalyse, et notamment les questions logiques à l'œuvre dans le Politique. Et notamment celles de la démocratie, ou du populisme.

C'est avec les invisibles du cadran droit, éboueurs, livreurs, caissières, aides-soignantes etc., pas tous en situation régulière ou naturalisés, que les États européens, et notamment la France ont pu continuer à fonctionner lors du premier confinement.

C'est la Déclaration des Droits de l'Homme, appliquée dans sa logique la plus rigoureuse, celle du tout trait vertical, qui a conduit à l'émancipation des Juifs et à l'abolition de l'esclavage, au grand désespoir des guildes locales de marchands, ou des planteurs.

C'est précisément le quadrant droit supérieur, qui vient compléter le quadrant gauche comme « *tout valant* », ou « *valant comme tout* ».

De même, c'est précisément ce même quadrant droit supérieur qui vient déterminer la consistance des quadrants inférieurs le « tout *venant* », il y en a ou il n'y en a pas, puisque celui de gauche en bas est constitué de traits verticaux et obliques, et celui de droite de traits exclusivement obliques.

C'est là le commencement, dit Lacan, de toute énonciation du sujet concernant le Réel. À partir de cet énoncé du rien, dit encore Lacan.

À ce moment de la leçon, pourquoi ne pas imaginer la tentation qui a dû être celle de Lacan, de quitter l'espace plan, et d'expérimenter, pour voir, ce que donnerait la torsion dans l'espace des trois autres quadrants autour de cet espace vide ?

Un ouvrage de Peter Brook, porte d'ailleurs ce titre, éponyme, *l'espace vide*, dans lequel il explique que le théâtre commence là, sur une scène vide, à partir du moment où un acteur traverse la scène d'un bout à un autre. Un rien qui crée le possible, et le pas possible.

À partir de cet espace vide, constitutif, du sujet en tant que moins **1**, Lacan qui a plus d'un tour dans son sac, va en faire un tour, un sacré tour, dira-t-il, « un de mes tours depuis longtemps préparé », puisqu'il rappelle que déjà dans le rapport du congrès de Rome qu'il avait tenu en 1953, le premier discours de Rome, celui que vous trouverez dans « Fonction et champ de la parole et du langage, » il avait déjà évoqué ce tour.

« Il existe, dans la parole, un centre extérieur au langage, qui manifeste une structure [...] Cette structure est différente de la spatialisation de la circonférence ou de la sphère où l'on se plaît à schématiser les limites du vivant et de son milieu : elle répond plutôt à ce groupe relationnel que la logique symbolique désigne topologiquement comme un anneau [...] À vouloir en donner une représentation intuitive, il semble que plutôt qu'à la superficialité d'une zone, c'est à la forme tridimensionnelle d'un tore qu'il faudrait recourir, pour autant que son extériorité périphérique et son extériorité centrale ne constituent qu'une seule région [...] »

1953, prémisses de la topologie, affirme-t-il dans une petite note de bas de page, de ce premier discours de Rome.

Il faudra pourtant attendre cette leçon du 7 Mars 1962 pour que Lacan incite les analystes à ne plus seulement écouter avec leur troisième oreille hypothétique, pour reprendre le titre de l'ouvrage de Théodor Reik, « écouter avec la troisième oreille – à quoi bon une troisième oreille dit Lacan, si les deux autres sont sourdes ? – mais à lire.

Et à lire quoi ? Eh bien le déplacement du sujet dans le langage adressé, c'est-à-dire dans le transfert, dans le « se dire ». Déplacement à partir de cet espace vide, sans lequel il n'y a aucun écart possible, aucun déplacement envisageable, et à apprendre à lire comment ? avec une feuille de papier, des ciseaux et du scotch.

À partir de 1962, des générations de réparateurs de vélo verront médusés défilier dans leur arrière-boutique des analystes pas sportifs pour deux sous cherchant à récupérer des chambres à air usagées.

« [...] c'est du tore dont je vais vous parler aujourd'hui. »

Ce tore « qui n'existe et découle que de l'espace vide central, axe autour duquel tourne sa circonférence située dans son plan, figure de révolution, surface de révolution du cercle autour de son axe, jusqu'à engendrer de ce fait une surface fermée ».

Topologie de surface.

Ce qui permettra au passage à Lacan de tourner en dérision ce terme si usité à l'époque de « psychologie des profondeurs » pour qualifier l'exploration psychanalytique. Cela ne veut rien dire.

La surface présente les propriétés topologiques suffisantes et nécessaires que Lacan veut introduire dans cette leçon, à savoir qu'elle présente un intérieur.

D'une sphère, Lacan dira qu'elle est topologiquement bête. Vous ne pourrez rien en faire. Ce n'est pas totalement vrai, on peut en faire plein de découpes, mais Lacan cherche ici surtout à se démarquer de la représentation de la sphère dans la philosophie, les corps célestes, par exemple.

D'un plan, non plus.

Le tore a la capacité de pouvoir y tracer sur sa surface un lacs, que Lacan ne pourra s'empêcher d'associer avec la lacune, le trou central. Un lacs, un lacis. C'est à dire un entrelacement, composé de tours autour d'un point central, lequel pourrait certes être progressivement réduit par des tours successifs, mais qui n'en resterait pas moins vide.

Appelons cercle plein, dit-il, celui de ces cercles traçables qui se bouclent. C'est le *cercle engendrant*, Mais Lacan nous dit qu'à cause de la connotation d'un tel terme, il a renoncé à le nommer comme tel. Ce sera donc *cercle plein*. C'est cela qui nous image le mieux, dit-il, ce qui dans la boucle de cette énonciation est série irréductible. Irréductible, c'est-à-dire que l'on ne pourra escamoter le trou central. « Il est essentiel et nous pouvons en faire beaucoup de choses, mais ce n'est que lorsqu'il est là, que vous pouvez tordre votre tore, et le dégonfler comme une baudruche, il ne perd rien de ses propriétés, car sa nature, à ce tore ne tient pas à ce qu'il soit bien rond. Peu importent ses déformations, car ce qui importe, c'est sa structure trouée ».

Sans ce trou central, nous aurions affaire à une sphère, dont il deviendrait alors tout à fait impossible d'en faire le tour. Pareil pour un cylindre infini. Si cela s'en tenait là, cela n'irait pas très loin, dit-il.

Mais il y a d'autres boucles, continue Lacan, que celle de ce cercle plein et de sa propriété d'irréductibilité.

Nous pouvons les dessiner à la surface du tore, le plus petit en est le plus interne, ce sont ceux qui font le tour de ce trou, les *cercles vides*.

Et ce qui apparaît tout de suite, c'est la répétition. Processus de bobinage, répétition unaire, ce qui revient est ce qui caractérise le sujet primaire dans son rapport signifiant d'automatisme de répétition.

Au bout, au bout du bout du processus de bobinage, dit Lacan, « comment ne pas voir que cela se mord la queue, que ça se ferme ? »

Pour autant, le sujet se trompe de **1** dans son compte, car en parcourant la succession des tours, il ne peut pas compter le premier, celui qu'il a fait en faisant le tour du tore, ce moins **1** inconscient dans sa fonction constitutive.

C'est ce tour-là, celui qui n'est jamais compté, que les discours actuels, sur la victimologie, par exemple, ou la traumatologie ne prennent jamais en compte. Tout se passe comme si l'évènement inaugural commençait avec l'acte en cause, et comme si les patients en question n'avaient pas de passé, pas d'histoire. Cela ne peut conduire qu'à une assistance infinie, pour finir par une demande de réparation financière, qui ne règle rien.

Par ailleurs, Lacan dit quelque chose d'important : « Avec la topologie, j'ouvre l'ère des pressentiments », c'est-à-dire qu'il quitte le domaine des sentiments, mais aussi celui du raisonnement, et il rend hommage à Poincaré, c'est une très grande science, on peut y faire des hypothèses tout en restant dans la rigueur mathématique, qui est une autre forme de raisonnement, l'aborder par le biais de l'intuition, ce n'est pas nécessaire d'en apporter immédiatement la démonstration.

Et de fait un certain nombre de conjectures de Poincaré ne furent démontrées, dont la conjecture éponyme dite de Poincaré, inscrite au problème du prix mathématique dit *du millénaire*, que très tardivement, en 2003, par Perelman. De même, le théorème des quatre couleurs, auquel Lacan fait allusion au sujet de la sphère, ne fût solutionné qu'en 1976, par Appel et Haken....

Pour l'anecdote, Perelman déclare dans une interview au journal *Komsomolskaïa Pravda* le 29 Avril 2011 : « Pourquoi ai-je mis tant d'années pour résoudre la conjecture de Poincaré ? J'ai appris à détecter les vides. Avec mes collègues nous étudions les mécanismes visant à combler les vides sociaux et économiques. Les vides sont partout. On peut les détecter et cela donne beaucoup de possibilités. Je sais comment diriger l'Univers. Dites-moi alors à quoi bon courir après un million de dollars ? »

Voilà donc un outil avec lequel nous allons pouvoir travailler et faire des hypothèses, tout comme, à l'énonciation du « tout trait est vertical », nous pouvions faire l'hypothèse d'un espace ne comportant aucun trait de cet ordre et cependant vrai.

Lacan ne lâchera plus le tore jusqu'à la fin du séminaire, et au-delà.

C'est une leçon d'introduction, et cependant toutes les grandes propriétés du tore sont déjà là, dans cette leçon, sa déformabilité, sa plasticité, l'irréductibilité du trou central, les deux axes de bobinage qu'il va attribuer à l'axe de la demande et à celui du désir, et surtout la possibilité d'y faire des coupures, c'est-à-dire d'introduire ce que le signifiant fait à la structure, ce qu'il ouvre, ce qu'il coupe, ce qu'il permet comme écart.

Mais un doute nous envahit. Alors que nous avons maintenant à notre disposition et ce depuis 1975 la topologie des nœuds, *RSI*, cette topologie du tore troué n'est-elle pas une topologie « vintage », pré-nodale ? Nous est-elle encore nécessaire ?

Ma réponse est que le tore est toujours d'actualité, d'actualité clinique, d'une clinique contemporaine, par exemple, mais il y en a d'autres, avec une demande autour de l'objet toujours inassouvie, objet comme tel qui se propose au désir, dira Lacan, demande asservie aux signifiants de la modernité, techniques de communication, Facebook, Twitter, etc. ou de divertissement, Netflix, etc. asservissement dont il n'est possible de se soustraire qu'en changeant radicalement l'axe d'enroulement du bobinage. De même pour la pathologie des couples qui n'arrivent pas malgré leur mécontentement à se séparer, et qui induisent par ce fonctionnement de la demande d'amour sans fin qui lie la victime à son agresseur cette pathologie spécifique qu'on appelle la perversion narcissique, par exemple, ou des mères épuisées qui élèvent seules leur enfant, etc. etc. des situations cliniques innombrables qu'il conviendrait de préciser.

Enfin, Lacan va terminer la leçon par une opération qui va s'avérer tout à fait cruciale. La mise à plat du tore, d'un seul tour tranchant, à coup de ciseaux, qui fait le tour du plein du tore en partant de l'extérieur du trou central puis se promène et revient de l'autre côté.

« Le voilà », dit Lacan, « déployé comme un boudin ouvert aux deux bouts. Vous reprenez les ciseaux et vous coupez en long, le voilà formant surface étalée. Attribuons alors à chacun de ses bords opposés une équivalence impliquant une continuité d'un bord à l'autre, et qui en fait l'équivalence du tore. »

Ce trait oblique, qui n'a fait apparemment en deux coups de ciseaux qu'un seul tour, en a en réalité fait deux, celui du cercle plein et celui du cercle vide.

Ce tour qui manque au comptage, c'est le détour de l'Autre, du grand Autre, insaisissable d'une toute autre manière.

Cette mise à plat, dans la mesure où elle permet de donner un point d'origine à la coupure, permet de donner une assignation au point de l'Autre, au lieu d'où ça parle.

C'est ce qui va permettre de dire à Lacan que le tore c'est la topologie de la névrose, c'est-à-dire de ce jeu toujours glissant de la demande, du désir et de l'Autre. Pour l'hystérique, c'est le désir de l'Autre que sa demande intéresse et concerne, pour l'obsessionnel c'est la demande de l'Autre que son désir cherche à cerner.

Enfin, pour répondre à une question qui m'avait été posée par Julien Maucade me demandant où se trouvait le sujet dans le tore, je dirais qu'il se trouve partout et nulle part. Qu'il est prêt à jaillir à tout moment, d'une façon imprévisible, entre les tours de la demande ou de ceux du désir, à la condition de la découpe, et à partir du lieu de l'Autre. Mais son statut de moins 1 le rendra de toutes les façons évanescant et insaisissable.

C'est pourquoi, pour finir, Lacan dira pour répondre à une question qui lui avait été posée que la topologie du tore est quelque chose qui répond à l'essence même du sujet...

Avec l'accord de Thierry Florentin.